

Une odeur

Nathalie Rimlinger

Numéro 26, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rimlinger, N. (1985). Une odeur. *Moebius*, (26), 81–83.

NATHALIE RIMLINGER

Une odeur

Une femme écrit à sa table. Devant elle, un jeune *lierre dénoue des doigts de laitue tendre*. Un grand miroir est appuyé contre le mur si bien qu'il suffirait à la femme de glisser sur un coude pour pouvoir s'y mirer. Mais elle écrit consciencieusement, tirant obstinément les mots avec la mine de son crayon. Une unique lampe posée près d'elle éclaire faiblement la pièce. Soudain la main s'immobilise.

«Quand j'incline ma tête vers le pain dur du bois, une odeur de fromage émane de ma feuille. De fromage... Aussi je reprends mon travail en gardant mes distances pour que n'arrive à mes narines que celle fraîche du crayon».

Elle lance parfois un furtif coup d'oeil vers la fenêtre, apercevant alors d'autres fenêtres accrochées dans la nuit à différentes hauteurs. Elle imagine qu'avec du vent, pareilles à des lanternes elles se balanceraient.

«J'attends la diffusion du requiem de Berlioz à la radio. C'est drôle, plus j'écris et plus imperceptiblement ce relent de fromage se détache de la table, venant m'importuner. On dirait que l'odeur se situe maintenant dans une zone située entre ma feuille et mon visage. Voilà que le requiem commence. Magnifique. Cela va être magnifique de couler l'écriture dans ce moule mélodique. Berlioz... Je revois mon grand-père calé dans son fauteuil. Je suis petite et je joue à ses pieds, tâchant d'attirer l'attention mais rien ne le détourne de son audition. Ses joues sont de grandes poches qu'il gonfle et dégonfle mesure après mesure tandis qu'avec ses doigts il marque la cadence sur les coudes lustrés du fauteuil.

Depuis sa mort, je n'ai jamais osé songer à lui mais surgissent à présent, cousus à la musique, les instants qui mirent un terme à notre histoire. Vision grise de

l'hôpital Tenon, l'implacable symétrie des ailes du bâtiment enfermant une cour lugubre. Un pompier a brisé une fenêtre qui donnait sur la rue, celle de la cuisine. Bris de glace, odeur de gaz accrochée aux murs, désuétude soudaine de ce corps immense. Raide comme une étoile de mer rejetée sur le sable. Avec quelle sorte d'oeil le pompier l'a-t-il vu, avec quelles mains l'a-t-il touché, ce porte-paroles de la mort? Portait-il ses gants de cuir ou seulement un casque? Je me rappelle: le quadrilatère militaire de l'hôpital Tenon avec sa cour carrée et moi, transie de froid, accroupie sous les arcades refusant de saluer le cadavre, le regard terne du portier.»

La femme cesse d'écrire. La musique déferle dans la pièce. Elle incline la tête et progressivement la pose sur son bras replié. Ses yeux à cet instant plongent dans le miroir. Elle peut saisir ainsi après elle et le lit, le reflet d'une porte vitrée et au travers de ce filtre crasseux, une autre porte qui donne sur le palier. Le palier, l'escalier, la rue...

«L'odeur se fait plus forte. Une odeur de mouche crevée, je dirais même de plusieurs mouches crevées. Sur les buffets, à la campagne, les gens disposent des «buvards à mouches», pièges de papier rouge, empoisonnés, sur lesquels sont dessinées de grosses mouches. Les bestioles viennent périr dessus, s'attirant mutuellement, grouillantes et dégoutantes par le nombre et l'odeur. L'odeur âcre de la putréfaction. Mes yeux dans le miroir sont traversés par le faisceau lumineux de la lampe. Ils sont comme de l'eau.

«Les morts, je les crois toujours vivants. «S'ils vivent qu'ils viennent» me disais-je petite et je fermais les yeux redoutant leur apparition. La profondeur de la musique m'entraîne au fond du rêve. Berlioz... Je cherche dans l'opacité du miroir quelque image de fantôme».

Elle relève la tête. Non, ce n'est pas possible! La puanteur se répand au travers de la pièce. A tout hasard elle flaire ses mains mais celles-ci dégagent l'odeur normale de jambon frais. Une odeur de viande enveloppée de peau, bien vivante. Elle repose sa joue sur son bras, respirant à demi pour éviter la pestilence.

«Si mon grand-père venait, que ferais-je? Oui, s'il apparaissait là, dans le rectangle du miroir, penché sur mon épaule? Je parlerais. Je parlerais sans m'interrompre pour éviter surtout d'entendre sa voix. Une voix

d'outre-tombe, d'outre-nuit, d'outre-poumons. A tout prix éviter qu'il me raconte ce qui se passe dans les os et l'alchimie de l'âme. Des choses qui vous emportent si vous les percevez».

«S'il venait, m'apercevrais-je seulement de sa présence? Peut-être déjà se tient-il dans mon dos?... Mais cette odeur qui s'amplifie. Je manque d'air. Si j'en avais la force, si j'avais le courage, j'irais à la fenêtre, je casserais la vitre. L'odeur encore plus vive remonte de ma gorge. Il me semble en effet qu'elle provient de moi-même. L'odeur de milliers de mouches entassées dans mon ventre. Comment sont-elles entrées? Un cimetière à mouches pourrissant mes entrailles.»

La main que l'on a vue écrire se fige et la tête de la femme, s'affaisse mollement sur le pain de la table.

Nathalie Rimlinger est enseignante, parolière et traductrice, elle collabore à la revue littéraire **Mot pour mot**.